

Ni surestimer ni sous-estimer nos versions bibliques

Jean-Marc Babut

M. Babut est auteur de : *Les expressions idiomatiques de l'hébreu biblique*, Cahier 33 de la Revue Biblique ; *Lire la Bible en Traduction*, coll. « Lire la Bible » 113, éd. du Cerf, Paris, 1997 et *Actualité de Marc*, même collection 126, Paris, 2002.

Traduire la Bible implique toujours des choix. Le lecteur ordinaire en est rarement conscient. Selon les traducteurs – et les éditeurs – ces choix sont différents d'une version à l'autre. C'est ce qui explique qu'on puisse proposer des traductions bibliques différentes, même si elles sont confiées à des connaisseurs qualifiés des langues bibliques (ce qui n'est pas forcément le cas).

Veut-on une version concordante ? On donne alors priorité à la forme du texte à traduire. Le traducteur s'efforce ainsi de respecter la nature grammaticale des mots, leur ordre, leur récurrence... Veut-on au contraire une traduction idiomatique ? On donne alors priorité au sens du texte à traduire. La plupart des versions disponibles répondent plutôt aux exigences de la première catégorie. La Bible en Français Courant, mais aussi une traduction des Proverbes comme celle que propose A. Lelièvre¹ à la seconde.

Or qui dit choix, dit sacrifice ou appauvrissement. Les traductions de la Bible sont inévitablement partielles. Autrement dit elles accusent des pertes. Voici quelques exemples.

Un jour que le prophète Ésaïe se trouvait en prière dans le premier temple de Jérusalem (c'était au cours de la deuxième moitié du VIII^e siècle avant notre ère), il eut la vision de Dieu siégeant en majesté sur son trône, entouré de séraphins qui volaient autour de lui en proclamant sa gloire (Es 6.3). L'hébreu rend comme ceci le cantique des séraphins :

Qadôsh, qadôsh, qadôsh YHWH Çebâ'ôt,
Melô' kol há'ârèç kevôdô.

On en perçoit tout de suite l'étrange musique, tout entière dominée par les sons « ô » et « a », mais il ne reste plus grand chose de cette musique dans la traduction traditionnelle qu'en donne par exemple la TOB² :

¹ Andre Lelièvre et Alphonse Maillot, Commentaire des Proverbes, coll. *Lectio Divina Commentaires 1, 4 et 8*, éd. du Cerf, Paris, 1993, 1996, 2000.

² Peut-être pourrait-on sauver quelque chose du rythme – et du sens – en traduisant par exemple :

Vrai Dieu, vrai Dieu, vrai Dieu,
le Seigneur de l'univers !
La terre entière est remplie
de sa glorieuse présence !

Saint, saint, saint le Seigneur, le tout-puissant,
Sa gloire remplit toute la terre.

Autre exemple de perte inévitable. On l'emprunte cette fois au Nouveau Testament. Dans l'évangile selon Marc, à la fin du chapitre 9, on trouve une suite de paroles de Jésus dont il est difficile de discerner à première vue la cohérence et même parfois le sens : que peut bien vouloir dire en effet « Ayez du sel en vous-mêmes » ? Privée du contexte dans lequel elle a été dite, cette parole n'a aujourd'hui plus guère de sens pour nous.

Mais un examen attentif a permis aux spécialistes de discerner que ces paroles ont un rapport formel entre elles. On constate en effet la récurrence de certains mots ou de certaines expressions : « être jeté dans la géhenne, où le ver ne meurt pas et où le *feu* ne s'éteint pas » (v. 47-48) ; « car chacun sera *salé de feu* » (v. 49) ; « C'est une bonne chose que le *sel* » (v.50a) ; « Ayez du *sel* en vous-mêmes » (v. 50b).

On repère ici un moyen mnémotechnique qui doit remonter à l'époque ancienne où les paroles de Jésus n'étaient transmises qu'oralement. On le voit, chaque parole se rattache à la précédente par un mot qu'elle reprend. On a ainsi la suite : *feu, salé de feu, sel, sel...* En fait la série commence beaucoup plus tôt, dès le v. 37, où on lit : « Qui accueille *en mon nom* un enfant comme celui-là m'accueille moi-même. » La formule « *en mon nom* » a permis d'accrocher ensuite à cette parole l'ensemble des versets 38 à 40, où l'on trouve « *en ton nom* » (v. 38), puis « *en mon nom* » (v. 39). Mais le v. 41 fait aussi partie de la série. Il est malheureusement impossible de s'en rendre compte à partir de la traduction. Le mot-crochet n'apparaît en effet que dans le texte grec ou dans le mot à mot suivant évidemment inacceptable : « Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau *au nom que* vous appartenez au Christ... », ce que les versions les plus concordantes n'ont pas pu s'empêcher de rendre « *parce que* vous êtes du Christ ».

Ces deux exemples illustrent le fait qu'une traduction n'est jamais capable d'apporter au lecteur le contenu intégral du texte de base. Toutes se révèlent congénitalement plus ou moins infirmes. Une telle infirmité ne peut être reprochée à personne. Elle n'est pas le fait du traducteur, mais elle découle des différences de structure entre les langues en cause.

En revanche, les traducteurs ne se rendent pas toujours compte qu'ils proposent parfois une traduction partielle. Préalablement à notre lecture, en effet, chacun de nous est plus ou moins consciemment habité par des convictions auxquelles il n'est pas prêt à renoncer, et qu'il a tendance à projeter dans le texte qu'il lit. Nous nous faisons tous, par exemple, une certaine idée de Dieu, et c'est cette idée que nous retrouvons quand nous lisons dans notre Bible le mot « Dieu ». Mais sous ce même mot « Dieu »,

NI SURESTIMER NI SOUS-ESTIMER NOS VERSIONS BIBLIQUES

la Bible met-elle la même chose que nous ? On ne risque guère de se tromper en disant que c'est fort peu probable. Quand nous lisons ainsi sans précaution, nous avons de grandes chances de nous lire nous-mêmes. Il y a des gens qui aiment ça, mais ce n'est pas ainsi que nous percevrons le message de la Bible. Sous ce rapport, les traducteurs risquent fort de projeter eux aussi à leur insu quelque chose d'eux-mêmes dans leur traduction.

Deux exemples appuieront cette affirmation. On peut lire dans quelques versions de Matthieu 10.29 :

Ne vend-on pas deux moineaux pour un sou ? Pas un seul pourtant ne tombe à terre sans que votre Père [le veuille]. (Bible du Centenaire, 1929)

...sans [la permission de] votre Père (Bible Osty, 1973)

...sans (la volonté de) votre Père (Nouvelle Segond révisée, 1978)

Pourtant le texte grec ne parle ici ni de la volonté de Dieu, ni même de sa permission ; il dit simplement « sans votre Père ». Des traducteurs ont donc ajouté l'idée d'une volonté ou d'une permission de Dieu, parce que l'idée qu'ils se font déjà de Dieu exige que rien ne se passe sur notre terre sans que Dieu ne le veuille ou au moins y consente. Heureusement d'autres traductions ne sont pas tombées dans le piège. Elles rendent comme ceci ce même texte : « Il n'en tombe pas un à terre à l'insu de votre Père » (Version Synodale, suivie en gros par BJ, TOB, BFC).

Un autre exemple est emprunté à la traduction traditionnelle d'une phrase de l'apôtre Paul (1 Cor 11.10). Voici ce qu'on lisait dans la première édition de deux Bibles récentes :

La femme doit porter sur la tête la marque de sa dépendance, à cause des anges. (1^{re} édition de la TOB)

A cause des anges, la femme doit avoir sur la tête un signe indiquant qu'elle est soumise à l'autorité de son mari. (1^{re} édition de BFC)

Le « à cause des anges » reste passablement énigmatique mais ne pose pas à proprement parler de problème de traduction. En revanche la traduction du grec *exousia* y a été vivement critiquée, parce qu'elle obéit à des considérations doctrinales plus qu'au respect du texte grec tel que l'a rédigé l'apôtre Paul. On a reproché notamment à cette traduction de voir dans le mot grec *exousia*, qui signifie bel et bien « autorité », une autorité *subie*, et cela du seul fait qu'il s'agit des femmes. Or les 14 autres cas où l'apôtre Paul emploie le même mot *exousia* montrent à l'évidence qu'il s'agit *toujours* d'une autorité *exercée* et jamais d'une autorité qu'on subit. Il n'y a donc aucune raison pour que, lorsqu'il s'agit des femmes, le mot *exousia* change tout à coup de contenu sémantique et se mette à signifier

autorité subie alors qu'il signifie partout ailleurs sous la même plume *autorité exercée*.

Dans une seconde édition des mêmes versions la chose a donc été corrigée. On peut lire maintenant :

Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête une marque d'autorité, à cause des anges. (TOB ; une note précise : « il faut comprendre : l'autorité qu'elle exerce. »)

C'est pourquoi, à cause des anges, la femme doit avoir sur la tête un signe marquant ses responsabilités. (BFC)

Il faut donc le savoir : nos Bibles ne sont jamais que des traductions, c'est-à-dire qu'elles sont de ce fait inévitablement infirmes par rapport au texte-source qu'elles cherchent à mettre à notre portée. Est-il possible alors de les utiliser pour s'approcher malgré tout du message que la Bible veut communiquer ? – Oui certainement, à condition de savoir éviter les pièges inhérents à ce type de traduction. Le lecteur prévenu devrait apprendre à s'imposer d'abord une double ascèse et ensuite à pratiquer une lecture qu'on peut appeler contextuelle.

Une double ascèse de lecture

Ce qu'on a donc pu constater en analysant les dessous de l'acte de traduire – en particulier quand il s'agit de la Bible – montre que recourir à une traduction biblique ne devrait jamais se faire sans précaution.

Tout d'abord, malgré l'autorité de la chose écrite – « c'est imprimé, donc c'est vrai » –, malgré aussi le fait que la Bible, qui reste connue essentiellement sous forme traduite, ait pourtant été souvent sacralisée sous cette forme, malgré enfin les compétences le plus souvent réelles des traducteurs (compétences incontestablement plus grandes que celles du lecteur moyen), la première règle sera de *ne pas faire une confiance aveugle au traducteur*, de garder, au moins en un premier temps, une certaine distance à l'égard de ce qu'on lit.

On a parlé d'une ascèse double. Il serait sage en effet de *ne pas faire non plus une confiance aveugle au lecteur* que nous sommes. Nous connaissons en effet notre propension à projeter dans le texte que nous lisons les chères convictions que nous portons en nous-mêmes et le désir souvent inconscient de retrouver dans la Bible la confirmation de ce que nous pensons et croyons déjà. Si nous lisons la Bible pour y chercher des confirmations, si nous la lisons sans nous méfier de nous-mêmes, nous n'y trouverons jamais que nous-mêmes. Il est vital pour nous que nous ne confondions pas avec l'inspiration du Saint-Esprit les idées qui nous viennent naturellement quand nous lisons le texte biblique.

L'ascèse à laquelle on appelle ici le lecteur de la Bible doit l'amener à se mettre ainsi en position *d'écouter*, c'est-à-dire à se mettre à la disposition d'un texte qui ne pense pas ce que je pense, qui ne dit pas ce que je dis, mais qui m'invite à m'ouvrir, à me rendre disponible à une autre voix que la mienne. Il faut le savoir, écouter est quelque chose de très difficile. Il suffit de voir comment nous supportons mal que d'autres expriment des opinions différentes de celles que nous professons. Écouter réclame que l'on commence par s'imposer silence à soi-même. Écouter demande au lecteur de la Bible qu'il commence par s'interdire de savoir à l'avance le sens de ce qu'il va lire. Encore une fois, c'est là une discipline difficile, mais c'est indispensable si nous voulons vraiment percevoir ce que dit cette Voix qui est autre que la nôtre, autre que la mienne.

Une lecture contextuelle

A côté de la double ascèse que je viens d'esquisser, le lecteur d'une traduction de la Bible devrait également pratiquer une *lecture* que l'on peut appeler *contextuelle*. C'est en effet un bon moyen de laisser le texte biblique informer lui-même notre lecture plutôt que de lui imposer le prisme de nos convictions préalables.

Une telle lecture contextuelle s'appuie sur le fait qu'un mot dans une phrase n'est jamais isolé : il se produit une interaction entre lui et le reste de la phrase (le contexte). D'une part, en effet, le mot contribue au sens de la phrase. Ainsi l'invitation : « Allons prendre un café » n'a pas le même sens que « Allons prendre un verre ».

Mais inversement le contexte est souvent déterminant pour la signification du mot. Alors que, par exemple dans la phrase précédente, *café* peut être remplacé familièrement par *jus* (Allons prendre un jus), ce ne sera pas le cas dans la phrase : « On s'est installé à la terrasse du café », car on ne peut pas dire « On s'est installé à la terrasse du jus », le sens étant à peu près « On s'est installé à la terrasse du bistrot ». Selon la phrase on sait donc si le mot « café » désigne l'infusion ou bien le lieu où il est possible de se la faire servir. Le contexte est donc déterminant pour saisir la signification d'un mot, du mot café dans l'exemple choisi.

Une telle observation joue évidemment aussi pour le texte biblique ou sa traduction. Le contexte peut être fort utile pour déterminer la signification d'un mot, en particulier quand la présence de celui-ci semble faire problème dans une traduction. Ainsi du mot *hypocrite*, que les versions bibliques traditionnelles ont adopté pour rendre le grec *hupokritès*. En fait il s'agit plus d'un décalque que d'une traduction.

Ainsi dans la phrase : « Malheureux êtes-vous, scribes et pharisiens *hypocrites*... » (Mt 23.13), le lecteur non averti comprendra que les gens

ainsi interpellés par Jésus sont de ceux qui « manifestent des opinions, des sentiments ou des vertus qu'ils n'ont pas ». Or, pour quelqu'un qui a lu plus attentivement les évangiles, il est évident que les scribes et les pharisiens, bien qu'adversaires de Jésus, étaient des gens sincères. La traduction par le français *hypocrite* pose donc problème.

On y voit plus clair quand on examine *les contextes* dans lesquels le même mot est attesté. Ainsi, toujours dans l'évangile selon Matthieu (selon la TOB) :

Quand donc tu fais l'aumône, ne le fais pas claironner devant toi, comme font les *hupokritai*... en vue de la gloire qui vient des hommes. 6.2

Et quand vous priez, ne soyez pas comme les *hupokritai* qui aiment faire leurs prières... afin d'être vus des hommes. 6.5

Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme font les *hupokritai* : ils prennent une mine défaite, pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent. 6.16

On le voit à ces trois exemples : les *hupokritai* ne sont pas des gens qui font semblant de faire l'aumône, de prier ou de jeûner, mais des gens pour qui la priorité est d'être vus et remarqués pour leur piété modèle. Il n'est donc pas judicieux de traduire le mot grec par *hypocrite*, qui décalque peut-être le mot à traduire, mais ne rend pas compte de sa signification. C'est précisément le contexte qui a permis de cerner la véritable signification du mot, lequel se retrouve mal traduit parce qu'une fois de plus on a voulu rester d'abord fidèle à la forme du texte original.

Le meilleur instrument pour trouver les divers contextes d'un mot à élucider est la concordance, cette sorte de dictionnaire où les mots de la Bible sont classés par ordre alphabétique, chacun étant suivi des références des endroits où on le trouve.

Une lecture parallèle

Un autre moyen de s'approcher du sens du texte biblique en n'utilisant que les traductions disponibles consiste à pratiquer une lecture parallèle : un même texte est lu dans au moins deux versions de types différents, par exemple une version de type traditionnel, plus concordante et, parallèlement, une version plus idiomatique.

Une telle lecture comparative présente plusieurs avantages. En premier lieu elle fera apparaître ici ou là des différences évidentes d'interprétation. Il faudra se garder alors de conclure que telle traduction est meilleure que telle autre. Ce n'est pas parce qu'elle paraîtra préférable au lecteur qu'elle sera meilleure. Les traductions bibliques disponibles sont faites en général par des gens compétents. La vraie raison d'une différence importante d'interprétation sera vraisemblablement à chercher

NI SURESTIMER NI SOUS-ESTIMER NOS VERSIONS BIBLIQUES

dans le fait « qu'il y a un os », comme on dit. Il reste nombre d'énigmes non encore résolues par les spécialistes bibliques. Dans de tels cas celui ou celle qui lit sera bien inspiré de ne pas surévaluer l'importance du passage qui fait difficulté.

Autre avantage d'une lecture comparative : les traductions par équivalence – ou traductions idiomatiques – font mieux ressortir *ce qui est dit*. En revanche, les versions plus concordantes font mieux ressortir *comment cela est dit*. La mise en parallèle des deux peut être éclairante. En revanche, pour celles et ceux qui doivent se contenter de lire une ou plusieurs traduction, on leur recommande vivement de ne pas surestimer ni non plus de sous-estimer la version qu'ils ont adoptée. Les traducteurs ont fait de leur mieux, et ce n'est déjà pas si mal.

La traduction et le pouvoir

Voici un extrait d'une publicité pour le livre *Translation and Power* (« La traduction et le pouvoir »), rédigé par Maria Tymoczko et Edwin Gentzler (2002, University of Massachusetts Press).

Selon les collaborateurs de cette œuvre, la traduction ne se situe pas dans un endroit neutre mais dans des situations sociales et politiques, avec des partis qui cherchent leurs propres intérêts pour la publication et la réception des textes à travers des frontières linguistiques et culturelles. La traduction n'est pas simplement un procédé pour faire une reproduction fidèle; elle implique inévitablement des actions intentionnelles de sélectionner, de construire et d'omettre. Elle est inextricablement liée à des questions de dominance culturelle, de revendication et de résistance – bref, de pouvoir.

Thèse intéressante, pertinente ?